

Beyrouth

Prologue à la sauce Paul Kenny¹

La fille avait un chien d'enfer. Castaing avait l'impression de l'avoir déjà vue quelque part, mais où ? Pourtant, elle venait d'embarquer à l'escale d'Athènes.

En d'autres temps, ce détail l'aurait inquiété, il aurait cherché davantage. Mais depuis qu'il avait quitté le service Action, il avait baissé la garde. Par contre, il remercia la chance ou le destin qui lui attribuait une aussi agréable compagne de voyage.

Les réacteurs montèrent en puissance et l'avion, bloqué sur ses freins, vibra *crescendo*. Soudain libéré, il bondit en avant, roula de plus en plus vite. Castaing observa discrètement sa voisine, nota la main crispée sur l'accoudoir. Il capta son regard voilé par l'angoisse et il lui sourit. Il s'attarda à contempler le visage parfait, les grands yeux noirs, les lèvres rouges et charnues. Les cheveux mi-longs étaient de jais, la peau, légèrement bistre, avait un joli reflet doré qui donnait envie de mordre dedans. Elle devait être libanaise. Quel âge pouvait-elle avoir ? À peine trente ans, probablement.

L'avion avait enfin décollé. On perçut le claquement des roues rentrant dans leur habitacle et l'appareil poursuivit sa montée en virant sur l'aile droite.

Elle regardait par le hublot. Castaing détailla avec gourmandise ses formes épanouies, mises en valeur par un tailleur de bonne coupe, rouge à parements noirs.

¹ Auteur de la série Francis Coplan au Fleuve Noir. Coplan était un agent de choc des services spéciaux français dont un des pseudos était Castaing.

Il était sensible au magnétisme des êtres, et celui de sa voisine était puissant, capiteux, empreint d'une chaude sensualité. Il agissait sur lui comme un aimant. Il était persuadé qu'une pareille force d'attraction ne pouvait qu'être réciproque. Elle devait fatalement ressentir un trouble analogue au sien.

Leurs yeux se croisèrent de nouveau, elle détourna vivement les siens comme si elle s'était brûlée, mais y revint quelques fractions de seconde plus tard. Elle avait une expression contrainte.

– J'ai toujours peur au décollage, murmura-t-elle en français. C'est plus fort que moi.

– Il faut penser à autre chose, lire par exemple, lui répondit-il en souriant.

– Je ne crois pas que j'y parviendrais !

Elle reporta son regard vers le hublot et sembla s'absorber dans la contemplation des nuages. Castaing eut un accès de spleen, ce qui ne lui arrivait jamais auparavant, mais de plus en plus fréquemment depuis qu'il avait été nommé envoyé spécial du gouvernement. Drôle de fin de carrière, pour un type qui avait participé à la plupart des coups tordus montés par les services secrets ces vingt dernières années. Mais la limite d'âge atteint même les héros...

Il songea à sa mission, qui consistait à négocier de manière occulte la libération des otages français détenus au Liban. Il estimait que c'était une folie de traiter avec ces gens-là. Cela revenait à leur accorder la reconnaissance qu'ils cherchaient au travers de leurs actes. Ce marchandage, qui leur permettait de discuter d'égal à égal avec un pays aussi puissant que la France, ne pouvait que les légitimer et les encourager à recommencer. Sans compter que ces tractations contrariaient les maronites, alliés traditionnels de

la France au Liban, et les Israéliens. Il savait que ces deux parties feraient tout pour faire échouer sa mission. C'est pourquoi il serait sous la protection du Hezbollah dès son arrivée. Des miliciens l'escorteraient discrètement jusqu'à son hôtel. Le lendemain, il rencontrerait pour la forme quelques personnages officiels, puis il « disparaîtrait » dans Beyrouth ouest pour la durée des négociations secrètes.

Ce programme ne lui laissait guère de temps à consacrer à sa jeune voisine, qu'il espérait pourtant conquérir d'ici à leur atterrissage à Beyrouth. Tout juste la soirée et la nuit à venir. « C'est mieux que rien », soupira-t-il intérieurement.

Cette perspective l'incita à attaquer le problème au plus vite. Il ne doutait pas de parvenir à ses fins. Avec son visage viril au menton volontaire creusé d'une profonde fossette, ses yeux gris métallique, sa haute stature et sa puissante carrure, il avait toujours attiré les femmes.

Sa voisine abandonna la revue d'archéologie qu'elle était en train de lire. Elle prit une cigarette dans le paquet qui était posé sur la tablette et fouilla dans son sac à la recherche d'un briquet. Castaing lui tendit la flamme du sien. Elle le remercia d'un sourire. Il alluma une gitane.

– Vous êtes Libanaise ? s'enquit-il.

– Effectivement...

La conversation était lancée.

Il apprit ainsi qu'elle vivait dans le secteur chrétien de Beyrouth. Elle venait de passer quelques jours en Grèce où s'était réfugiée une partie de sa famille. Il lui expliqua qu'il était Suisse, ingénieur commercial d'une société qui fabriquait des systèmes de production d'eau potable. Bien sûr, c'était la couverture fournie par la boîte. Il

voyageait sous le nom de Frank Cellier.

Samaya lui parla du Liban, de Beyrouth, de tous ces lieux qu'elle aimait et qu'elle ne se résignait pas à quitter malgré les dangers toujours plus grands de la guerre civile. Lui-même connaissait parfaitement le pays pour y avoir accompli plusieurs missions. Il adorait Beyrouth et se désolait de voir cette ville si belle réduite peu à peu en ruines. Il sut trouver les mots justes pour exprimer la sympathie qu'il portait à ce pays et elle en fut touchée.

Puis, tandis que le vol se poursuivait sans heurts dans le ciel pur des hautes altitudes, il lui raconta des anecdotes savoureuses, souvenirs de ses nombreux voyages à travers la planète. Alternant gravité et humour, il possédait un merveilleux talent de conteur. Passant de l'émotion au rire, elle l'écoutait parler, captivée. Jamais elle n'avait rencontré d'homme semblable. Viril, sensible, intelligent et cultivé, sa perfection aurait pu être irritante, ostentatoire. Mais sa simplicité le rendait irrésistiblement sympathique.

Elle songea soudain avec une angoisse naissante que sa mission ne serait pas aussi facile qu'elle l'avait imaginée au départ. D'elle-même, elle fit dévier la conversation vers un terrain plus personnel. Elle apprit ainsi qu'il n'était pas marié, qu'il n'avait pas de maîtresse attitrée. L'existence qu'il menait était incompatible avec une vie de couple, expliquait-il. Parti onze mois sur douze, rarement plus d'une semaine au même endroit, quelle femme aurait accepté de se lier à un type pareil ? Et puis il avait mauvais caractère, de vieilles habitudes de célibataire, et doutait de sa capacité à être fidèle, ajouta-t-il en riant.

Elle aussi vivait seule, n'ayant pas encore trouvé l'âme sœur et refusant le mariage que prétendait lui imposer sa famille. Elle lui expliqua qu'elle préparait un doctorat

d'archéologie, mais qu'elle travaillait pour un journal afin de préserver son indépendance financière. Elle louait un studio dans la partie est de la ville et passait ses loisirs à étudier.

Lorsque l'avion se posa à Beyrouth, elle avait accepté son invitation à dîner.

*

Une heure plus tard, il prenait avec soulagement possession de sa chambre à l'hôtel du Dôme. Malgré son escorte de barbus, il n'était pas à l'abri d'une embuscade. En effet, il était à craindre que tout Beyrouth soit déjà au courant de son arrivée et de la nature de sa mission. Une fuite au niveau du Service n'était pas à exclure : un des patrons du contre-espionnage, venu à Beyrouth incognito (du moins le croyait-il), avait dû repartir à peine atterri, après avoir découvert sa photo en première page d'un des quotidiens libanais. L'article accompagnant son portrait précisait même sa fausse identité, son hôtel et le numéro de sa chambre !

C'est à la suite de cet incident que Castaing avait été investi de cette mission. Avant de l'accepter, il avait posé ses conditions : qu'un nombre restreint de personnes ait accès au dossier. Depuis une certaine affaire d'hommes-grenouilles², les règlements de compte internes allaient bon train et les agents en faisaient bien souvent les frais !

Castaing alluma une de ses éternelles gitanes et alla se regarder dans la glace du lavabo. Il devrait se raser et

² L'affaire du *Rainbow Warrior* : excédé par les campagnes antinucléaires menées par ce bateau affrété par *Green Peace*, le gouvernement de l'époque avait envoyé une équipe des services spéciaux en Nouvelle-Zélande pour le couler.

prendre une douche. En s'observant attentivement, il découvrit des rides qu'il ne connaissait pas. Enfin, dans l'ensemble, il n'avait pas à se plaindre, il résistait vaillamment à la progression inexorable de l'âge !

Il se fit couler un bain et s'engloutit dans un océan de mousse. Fermant les yeux, il se remémora le visage parfait de Samaya. Il avait été touché par la beauté douce et sereine de sa nouvelle amie, par son intelligence et sa finesse. Il ricana intérieurement, se disant qu'il était tout bêtement en train de tomber amoureux. Des années de lutte contre Cupidon, tout ce combat rendu vain, toute une ligne de conduite anéantie en quelques minutes alors même qu'il se croyait définitivement à l'abri !

L'attaque était d'autant plus sérieuse que son boulot, jusqu'alors clé de voûte de son existence, perdait peu à peu son rôle central sans que rien ne parvienne à le remplacer. Ses certitudes s'envolaient, toutes ces convictions qui lui avaient permis de supporter la clandestinité, le danger, la souffrance et la compagnie permanente de la mort. Le service de la Patrie ! Combien étaient-ils encore à croire en cette valeur illusoire, qui avait fait crever tant de braves gars au bénéfice exclusif de politiciens cyniques et sans scrupule ?

Rageusement, il sortit de ce bain chaud qui l'amollissait et s'infligea une douche froide qui lui remit les idées en place.

Samaya... Il la sentait secrètement attirée par lui. Comment pouvait-il en être certain, après un contact aussi bref ? Fatuité ? Non, manifestation d'un instinct sûr, qui lui permettait d'appréhender la réalité des êtres et des choses d'un seul coup d'œil.

Il s'étrilla avec la serviette, puis se rasa soigneusement.

Après quoi, il s'aspergea d'une eau de toilette dont il adorait la fragrance, souvenir d'une femme avec qui l'aventure avait duré plus longtemps qu'à l'ordinaire.

– Pas sentimental, moi ? ricana-t-il.

Il passa une chemisette légère et un pantalon de toile. L'Europe connaissait encore les rigueurs de l'hiver, mais ici, la température était douce et les amandiers en fleurs.

Pris d'une subite inspiration, il décrocha son téléphone et appela le contact qu'on lui avait indiqué. Après l'échange des phrases de reconnaissance, il annonça à son interlocuteur que le rendez-vous était reporté au lundi. Ainsi, il disposait de trois jours pleins, qu'il entendait bien consacrer à la jeune femme. Sans doute commettait-il une imprudence, mais il s'en foutait. Soudain, il lui paraissait plus important de suivre ses désirs plutôt que d'accomplir son devoir.

L'esprit en paix, le cœur léger, il se munit d'une veste claire en lin, laissant en place l'arme qu'un correspondant serviable avait planquée à son intention dans le réservoir de la chasse d'eau. Il descendit au bar où Samaya devait le rejoindre.

Elle arriva cinq minutes plus tard, splendide dans une robe noire très moulante, en chaussures à talons. Ébloui, il s'avança vers elle en souriant. En parfait *gentleman*, il s'inclina pour un baise main.

Ils décidèrent de dîner au restaurant de l'hôtel qui proposait une carte irréprochable. Castaing disposait d'un crédit important pour l'accomplissement de sa mission. Aussi n'hésita-t-il pas à offrir à son invitée un repas de gala arrosé au champagne. Il fut de nouveau attendri et charmé par la gaieté juvénile de la jeune femme, ému par sa beauté rayonnante. La conversation roulait, joyeuse, et

il se sentait comme dans un cocon chaud. Pleinement heureux comme rarement il l'avait été. Elle-même semblait euphorique.

Au détour d'une phrase, elle lui proposa de passer le week-end dans la maison que ses parents possédaient sur le littoral. Il accepta avec enthousiasme, sans penser un seul instant que cette invitation venait peut-être trop vite, alors qu'ils se connaissaient à peine. Mais ne le suivit-elle pas tout aussi spontanément dans sa chambre ? La chose s'opéra d'ailleurs très naturellement, sans qu'il lui en eût fait la suggestion.

Lorsque la porte fut close, ils se jetèrent l'un sur l'autre comme deux fauves affamés. Ils se dispensèrent les caresses les plus torrides, chacun ayant à cœur de procurer à son partenaire le plaisir le plus ineffable. Le désir sans cesse renouvelé, il prit ce corps qu'elle lui offrait sans parvenir à se rassasier de sa chair à la douceur et à la saveur exquise.

Longtemps après, saoulés, épuisés, ils s'abattirent sur le lit, toujours enlacés. Mais le sommeil ne les gagna pas, comme s'ils voulaient jouir de chaque seconde qui passait. L'aube venant, Samaya fut saisie d'une étrange tristesse qu'elle refusa d'expliquer.

Vers dix heures, ils partirent pour la côte dans la voiture de louage de Castaing.

On retrouva celle-ci trois jours plus tard, abandonnée sur une route déserte. Ses occupants avaient disparu sans laisser la moindre trace.

Chapitre un

Franchement, la Corse au mois de février n'a pas le même charme qu'à la belle saison. Bien sûr, ces falaises blanches qui plongent à pic dans la méditerranée sont grandioses. Mais la mer grise et le maquis pelé, grêlé de larges plaques noires souvenir des incendies estivaux, n'incitent pas au farniente.

Stacchi achève de se hisser en haut de la paroi, cramoisi et à court de souffle. Il s'affale à mon côté en geignant comme un phoque à l'agonie.

– Tu parles de vacances, expire-t-il.

– Ta naïveté te perdra, rigolé-je tout en veillant à maintenir tendue la corde avec laquelle j'assure mon second équipier.

– Ben quoi, une semaine en Corse en pension complète, tous frais payés, je pouvais rêver, non ?

– T'as raison. Remarque, tu pourrais te croire au club med ! Nos loisirs sont encadrés par des G.O., on nage, on plonge, on pratique l'escalade... on n'a vraiment pas le temps de s'ennuyer !

– Tu oublies les séances de tir et les leçons de *close-combat* ! soupire-t-il. Finalement, y' a qu'une chose qui manque, c'est les gonzesses.

La corde se tend brutalement, me rappelant à mes devoirs de premier de cordée. Là-dessous, Samir a encore loupé une prise et il pendule comme une andouille au-dessus d'une cheminée.

– Pas doué pour la grimpette, s'esclaffe Stac, oubliant qu'il vient de connaître pareille mésaventure.

Notre instructeur, un sous-off de la légion qui suit nos

progrès d'un œil sarcastique, regarde sa montre.

– Qu'il se magne, votre pote, maugrée-t-il. Faut encore redescendre en rappel, puis on rentre à la base en palmant. Je dois vous remettre à votre patron à 16 heures tapantes et ça va être juste.

Un petit retour en arrière s'impose, pour expliquer au lecteur ébaubi comment nous nous retrouvons sur l'île de beauté à faire les zouaves avec un légionnaire !

*

Dix jours plus tôt, Lacluze nous avait convoqués dans son bureau, Stac, Samir et moi. Sous sa moustache roussâtre couvait un sourire que je trouvais hautement suspect.

– Ça vous dirait, une semaine de vacances en Corse ? avait-il attaqué.

– C'te bonne blague ! s'était exclamé Stac. On a gagné à un jeu ?

Le sourire de Lacluze s'était élargi.

– C'est un peu ça, en effet. Il se pourrait que vous soyez très prochainement chargés d'une mission hors du commun. J'aimerais qu'auparavant vous fassiez un stage commando. J'ai tout préparé, vous partez demain matin pour Ajaccio par le vol Air Inter. Juste une semaine, et inutile de prendre trop d'affaires, ils vous fourniront tout ce dont vous aurez besoin !

C'est ainsi que nous avons atterri dans un camp de la légion près de Bonifacio, accueillis avec une certaine goguenardise par le sergent Krapo ! Depuis, nous subissons un condensé des pratiques indispensables à tout commando qui se respecte.

*

Samir apparaîtrait, essoufflé par l'effort qu'il vient de fournir. Le sergent Krapo ne lui laisse pas le temps de récupérer.

Il balance la corde de rappel par-dessus bord et s'élance dans le vide. Il file à une vitesse hallucinante, rebondissant le long de la paroi comme une balle de caoutchouc. En quelques secondes, il est en bas.

– Quand je pense qu'on a mis trois quarts d'heure à monter ! gémit Samir. Tout ça pour redescendre aussi sec, c'est un truc de maso, y'a pas à chier !

– Allons, mon pote, plus qu'une petite heure de natation et c'est fini !

– Tu parles ! Tout ça, c'est un hors-d'œuvre. Attends un peu de découvrir la mission que nous réserve Lacluze ! Tu peux être sûr que ce sera craignos !

Je ne suis pas loin de penser comme lui. Cependant, je me garde bien d'acquiescer, inutile de le démoraliser davantage !

*

– Alors, mes amis, la Corse au mois de février, fabuleux, n'est-ce pas ? Un vrai paradis, loin des hordes estivales ! Les grands espaces, les paysages de légende, tout ça rien que pour vous, sacrés veinards ! Et puis une vie saine et sportive ! Votre belle mine fait plaisir à voir ! Dites-moi, Stacchi, vous avez maigri, me semble-t-il. Cinq bons kilos, à vue de nez !

– M'en parlez pas ! s'indigne Mister Monstre. Un régime pareil, c'est un crime !

Lacluze n'est pas venu seul. Il est accompagné par une femme blonde d'environ quarante ans que ce dialogue paraît agacer sur les bords. Elle est plutôt gironde, avec un visage aigu aux pommettes hautes, un nez un peu fort, des lèvres fines et pâles. Pas vraiment belle, mais un charme prenant, malgré la froideur de son expression. Elle est fringuée classe, style *executive woman* : tailleur sombre, pochette